

Amour scientifique de la sagesse

Éric Lapointe, *Université Laval*

Dans la patience mûrit la grandeur
Martin Heidegger, *L'expérience de la pensée*

S'il est vrai que la tâche d'un musicien est de créer la musique, et qu'un chansonnier se produit en spectacle, dit-on de ses chansons qu'elles modifient la tâche du musicien ? Certes non. Le chant est l'une des possibilités par laquelle un musicien peut se produire. En aucun cas, le fait de jouer une chanson ne modifie la tâche de base du musicien. Cette tâche reste la même, peu importe les styles de musique.

Il en est de même pour la philosophie et la science. Comme il sera démontré dans cet article, c'est parce que la science moderne est une possibilité de la philosophie qu'elle ne peut jamais atteindre, pour la modifier, la tâche de la philosophie. Je prouverai cette vérité par un examen du rapport entre la philosophie et la science moderne. Ce rapport ne prendra sens que par une analyse de ce que sont en propre la philosophie et la science.

1. *Qu'est-ce que la philosophie ?*

Cherchant un chemin menant vers une réponse sûre, on peut interroger la culture qui a donné naissance à la philosophie, soit celle des Grecs. Le mot *philosophia* se retrouve au fragment 35 d'Héraclite :

*khrè gàr eû mala pollôn istoras philosophous andras eînai
kath'Érakleiton¹,*

Traduction : « Car il est nécessaire que les hommes qui s'adonnent à la philosophie cherchent à connaître le mieux possible l'étant². »

Le *philos* de la philosophie se traduit par « amour ». Il importe de considérer que le sens de cet amour n'est pas l'expérience d'un beau sentiment. C'est plutôt l'union de deux choses, et plus précisé-

ment, la puissance d'unification elle-même. Qu'est-ce que cette puissance d'unification unit ? Elle unit ce qui se trouve dans l'ordre de la sagesse (la *sophia*). Qu'est-ce que la sagesse ? Qu'est-ce que la puissance d'unification qui unit cela qui se produit dans l'ordre de la sagesse ? Héraclite répond au fragment 41 :

*ênai gàr en to sophon, epistaisthai gnômên, otéê eku-
bérnêse panta dià pantôn³.*

Traduction : « Seule forme de sagesse : s'exercer à l'intelligence profonde par quoi, à travers tout, Un [est] Tout⁴. »

Reformulation : la sagesse unifie ce qui est, les étants, au travers de l'être. Comme le dit Martin Heidegger : « tout l'étant est en l'être⁵ ». On conclut que la philosophie consiste à chercher la façon dont l'être s'adonne avec la totalité de l'étant. Comment l'être et l'étant se joignent-ils dans l'adon ? Pour y répondre, il est nécessaire de comprendre la définition du mot « être ». La racine connue la plus ancienne de ce mot est rapportée du sanscrit *asus*, qui signifie : « ce qui se rend présent de lui-même⁶ ». C'est le mot qui est à l'origine du verbe « être » dans les langues grecque, latine, allemande, française et autres. Lorsqu'on dit d'une chose qu'elle « est », on désigne par le mot « est » la chose présente.

Comment est donnée à penser l'harmonie entre l'être et l'étant ? Qu'est-ce que l'être de l'étant ? Mon ami se trouve là devant moi. Si je demande quel est son être, vers où dois-je questionner ? Qu'est-ce que chercher l'être d'une chose ? Manifestement, chaque fois qu'on questionne en disant « qu'est-ce ... ? », on emploie trois mots qui, réunis ensemble, mettent en relief l'union de l'être et de l'étant. En effet, le mot « quoi », interrogatif, est le fait d'être d'une chose. Le mot « est » souligne que la chose est présente. Le pronom démonstratif « ce » atteste que quelqu'un a vu, ou plutôt, a rencontré la chose présente et la désigne en parlant. En demandant « quoi », je soutiens que quelque chose se trouve là devant moi, tel qu'il est en lui-même. C'est cela, l'être. C'est le propre de chaque chose, c'est ce qui montre chaque chose. De ce « quoi », on déduit le mot « est » (l'étant). C'est l'étant qui,

lorsqu'on va jusqu'au bout d'un questionnement sur l'être (le quoi), finit par être remplacé par un autre mot qui, selon ce qui a été découvert de l'être de la chose, sert à caractériser cette chose, à l'admettre dans notre entendement, dans notre mémoire, comme étant ce qu'on a pu saisir de ce qu'elle montrait. L'étant est en quelque sorte la variable de l'être. Lorsque j'interroge l'être de mon ami, je cherche à décrire ce qu'il est, à mettre en évidence son « quoi » (être), bref, à déterminer son étant. Parce que je ne suis pas mon ami, j'ignore tout ce que mon ami est, j'ignore tout ce qui compose son « quoi ». Parce que je ne suis pas lui, je ne peux jamais complètement connaître son être. Je ne connais de lui que ce qu'il laisse voir de son être. Le questionnement « qu'est-ce » met de cette manière en relief l'harmonie de l'être et de l'étant, en ce sens que, pour déduire l'être d'un étant, on doit partir de ce que la chose est en propre (être ou quoi) pour démontrer ce qu'elle est (étant). C'est à ce niveau que la puissance d'unification, l'amour, est exercée comme sagesse. Le sage pratique cette puissance d'unification en unissant le propre d'une chose avec ce qu'il voit du propre qu'elle montre d'elle-même. Cette puissance d'unification, en fin de compte, est la puissance de conformité entre une chose et ce qu'on pense d'elle.

Pourquoi se mettre à chercher ce qui rend présent une chose en elle-même ? Peut-être parce que des choses se montrent à soi et que l'on est sensible à leurs éclats dans nos esprits ? Peut-être parce qu'on est soi-même une chose présente dans le monde sans savoir comment ni pourquoi on s'y fait être ? Peut-être parce que notre étonnement devant tout cela se traduit naturellement par un « qu'est-ce ? » ?

Ces questions ont la particularité de se produire en un lieu commun. Elles sont toutes à la recherche de l'être. Alors quelle est la maison de l'être ? Quelle est sa topologie ? Quel est ce dans quoi l'être se produit ? La philosophie prend chaque fois sa détermination de l'être à partir duquel il convient de chercher l'étant. Pour que cette recherche soit possible, l'être doit obligatoirement se donner en présence dans le monde, devant soi. Et alors, quel est ce point qui signale au plus près l'arrivée des choses en présence ? Ce point d'arrivée ne peut être donné que dans l'attente de toutes les choses en

général. Car l'attente est cela qui permet d'envisager l'arrivée en présence de toutes choses. Cette attente, dans son caractère ontologique, est la patience.

La structure employée par le concept de patience est celle de l'attente et de l'arrivée. De fait, lorsqu'on patiente, on attend que quelque chose arrive. Cette structure a l'avantage de laisser entrevoir la venue en présence des choses. Elle est pensée comme ce lieu où il est question des choses présentes, de l'étant, de ce qui vient en présence, de ce qui se présente, de la façon dont une chose se présente (son rythme), de la façon dont est saisi, dans l'entendement, une chose dans sa présence, bref, des questions métaphysiques en général.

La philosophie reçoit sa tâche de la patience parce que c'est là où se donne à penser l'harmonie entre cela qui est et cela qui fait être ce qui est. J'entends, par harmonie, la puissance d'unification en œuvre dans l'ordre de la sagesse. Lorsque cette puissance est en acte, lorsque nous pratiquons la philosophie, nous laissons s'unir dans notre pensée ce qu'une chose montre d'elle-même, c'est-à-dire ce qu'elle dévoile de son être. Il en résulte une harmonie, une conformité entre l'être et la pensée. C'est sur le terrain de la patience que cette harmonie se produit dans l'entendement, là où nous laissons, dans l'attente, les choses se présenter à nous selon leurs propres rythmes, c'est-à-dire selon ce qu'elles dévoilent et ce que nous percevons progressivement de leur être. C'est ainsi que le philosophe se rend capable « de prendre en vue l'étant en tournant le regard vers ce qu'il est, en tant qu'il est étant⁷ ».

Dès lors, ce mot de Heidegger : « dans la patience mûrit la grandeur », cité en exergue de cet article, s'éclaire : c'est dans l'attente propre à la patience qu'on laisse grandir dans son esprit ce que la chose montre de son être.

En somme, la patience décrit la condition de possibilité des harmonies entre l'être et l'étant ouverte par la philosophie. La raison en est que, par la patience, sont données à penser toutes les harmonies possibles entre un être et son étant.

2. *Qu'en est-il de la tâche de la philosophie depuis les deux derniers siècles ?*

La thèse de Heidegger à ce sujet dit que la philosophie, telle que pensée chez les Grecs, s'accomplit depuis au moins deux siècles dans sa possibilité la plus extrême par le biais des sciences modernes. En quoi, demande Heidegger, la philosophie est-elle, à l'époque présente, entrée dans son accomplissement total⁸ ? En cela, que le questionnement philosophique, c'est-à-dire la recherche de la relation entre l'être et l'étant, se complète dans la science d'une manière telle qu'on a cessé d'en chercher d'autres. Cette manière spéciale se caractérise par une façon rigoureuse de mettre en évidence l'étant à partir de l'être. Quel est ce moyen ?

D'abord, avec Descartes, la pensée se définit ainsi : « par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes⁹ ». L'expression « ce qui se fait en nous » correspond à l'idée expliquée ci-haut, de laisser grandir dans son esprit ce que la chose montre de son être. Descartes attribue l'exercice de cette activité à la pensée.

Du fait que l'homme laisse des choses s'harmoniser dans sa pensée, ce dernier reçoit son caractère de « sujet ». L'homme est sujet lorsqu'il choisit de vivre son expérience de pensée de manière à laisser parler l'être de ce qu'il a en vue dans sa conscience.

En vivant cette expérience, on a toujours en vue quelque chose qui, avant d'être représenté dans notre conscience, était déjà présenté dans le monde selon son être propre. Ce caractère de l'être est interprété comme « objectivité ».

Dans ce raisonnement, être philosophe signifie laisser penser la conformité, l'harmonie, ou l'adéquation du sujet avec son objet. La spécificité de la science moderne vient du fait qu'elle ne se contente plus de la simple adéquation dans le sujet d'un objet. Elle veut aussi la certitude. La certitude est une adéquation parfaite du sujet avec son objet. Deux choses délimitent cette perfection. D'abord, la finitude humaine, c'est-à-dire ce que l'humain arrive à percevoir dans les limites de son entendement. Ensuite, ce que la chose laisse voir de son être. On ne peut voir d'une chose que ce que la chose laisse voir d'elle-même. Du respect de ces deux critères, la science

moderne peut certifier de la justesse d'une représentation, d'où sa rigueur.

Cela étant acquis, on voit bien que la science moderne est une façon particulière de mettre l'étant en évidence à partir de l'être. Mais on voit surtout que la philosophie, en tant que recherche des rapports entre l'être et l'étant, est antérieure à tout savoir qui émerge d'une mise en relation particulière de l'être et de l'étant. Bref, la philosophie précède la science. Elle est la condition de possibilité de la science puisque ce n'est que d'une entente entre l'être et l'étant que le savoir est possible.

Par logique, les possibilités qui émergent d'une condition de possibilité ne peuvent pas influencer la condition de possibilité elle-même. Donc, l'essor de la science moderne n'a pu modifier la tâche profonde de la philosophie, puisque la science est une possibilité de la philosophie.

En résumé, la tâche de la philosophie est de mettre l'étant en évidence à partir de l'être. Puisque la science moderne se résume à une façon rigoureuse de mettre l'étant en évidence à partir de l'être, celle-ci est réduite à une possibilité de la philosophie. Étant donné qu'une possibilité ne peut modifier la condition de possibilité d'où elle a émergé, la tâche de la philosophie reste la même, même si une possibilité de la philosophie s'est pleinement réalisée. C'est pourquoi la question suivante, qui incarne la tâche de la philosophie, reste toujours la même, malgré le fait que la science soit une possibilité extrême de la philosophie : quelles sont les harmonies possibles entre l'être et l'étant ?

1. Philoctetes, *Héraclite d'Éphèse*, [En ligne], page consultée le 14 juillet 2004, adresse URL : <http://philoctetes.free.fr/heraclitefraneng.htm>.

2. Traduction de S. Jacquemard, dans *Héraclite – Les Fragments*, Orbey, Édition Arfuyen, 2003, p. 35.

3. Philoctetes, *Op. cit.*, <http://philoctetes.free.fr/heraclitefraneng.htm>.

4. Traduction de S. Jacquemard, *Op. cit.*, p. 35.

5. Martin Heidegger, « Qu'est-ce que la philosophie ? », *Questions I et II*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2001, p. 327.
6. *Id.*, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2001, pp. 80-83.
7. *Id.*, « Qu'est-ce que la philosophie ? », p. 331.
8. *Id.*, « La fin de la philosophie et le tournant », *Questions III et IV*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2002, p. 282.
9. René Descartes, *Principes de la philosophie*, IX, Paris, Vrin, 1989, p. 56.